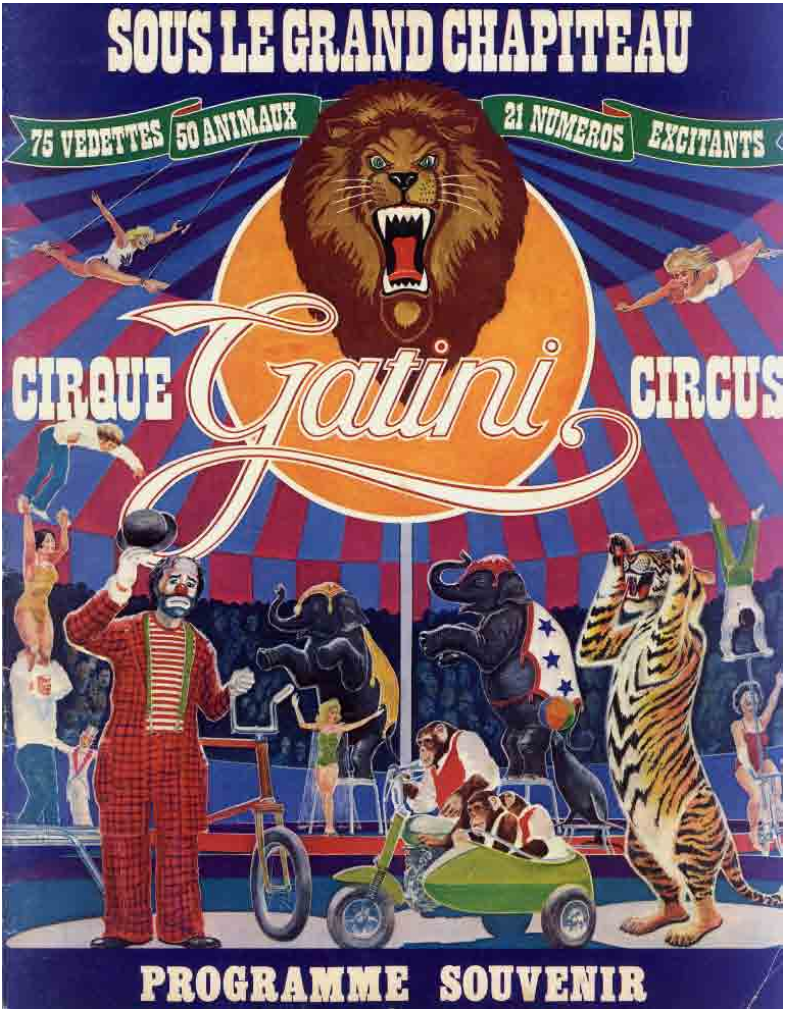
Première partie

HOMMAGE À ÉLOÏSE



Couverture du programme-souvenir de la tournée 1978.

Premier chapitre

Le cirque Gatini

Un peu d'histoire

Avant de décrire le cirque Gatini, décor dans lequel s'est déroulé le drame concernant Éloïse Berchtold, nous allons revenir un court instant aux origines du cirque moderne.

Le créateur de cette nouvelle forme de divertissement est un Anglais, Philip Astley. Lorsqu'il quitta l'armée, ce sergent-major de dragons légers eut l'idée d'organiser des spectacles équestres. Par la suite, il rajouta aux chevaux des acrobates, des jongleurs, des danseurs de corde et aussi des cavaliers comiques considérés parfois comme « les ancêtres des clowns[2] ». Sa troupe présenta le premier spectacle de cirque moderne à Londres en 1770. Par la suite, elle prit le nom de Amphitheater Riding-House. Mais c'est à l'un de ses concurrents que l'on devra l'utilisation moderne du terme « cirque ». En effet, l'écuyer Charles Hughes ouvre, en 1782, un établissement qu'il nommera fièrement : Royal Circus and Equestrian Philarmonic Academy.

En 1797, au Canada, l'Anglais John Bill Ricketts installe son cirque au Champ-de-Mars de Montréal, et l'année suivante, à Québec, près de la porte Saint-Louis.

Il avait fait partie de la troupe du Royal Circus de Char-

les Hughes. Avant Montréal, il avait travaillé aux États-Unis. On lui doit notamment la création du premier cirque américain, à Philadelphie, en 1793.

Pendant près de deux siècles, les cirques qui rendront visite au Québec arriveront des États-Unis. Les grands cirques américains étaient certains de trouver un public de choix au nord de leur frontière et venaient régulièrement à tour de rôle. Nous ne pouvons tous les citer, nous retiendrons cependant le plus grand : Ringling Bros. and Barnum & Bailey. C'est en juin 1955 que l'on verra son chapiteau géant pour la dernière fois au Québec. Cette année-là il ne visita que Montréal, mais, au cours de son histoire, il eut aussi l'occasion de divertir les populations de Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières. Si ce cirque délaisse alors le Québec, ce n'est pas dû à la désaffection du public, mais bien au manque de salles. En effet, le Greatest Show on Earth abandonne son chapiteau en 1956 et ne jouera plus désormais qu'en arénas. Il reviendra cependant en 1967, à l'occasion de l'Exposition universelle de Montréal, mais donnera son spectacle en plein air à l'autostade. Faute de trouver des arénas à sa convenance dans d'autres villes, ses tournées le conduisirent en 1972 et 1974 au Colisée de Québec. Après ces deux tentatives, apparemment insatisfaisantes, il n'inscrivit plus notre province à son agenda.

Le public québécois prit donc l'habitude d'aller voir des cirques de dimensions plus modestes qui trouvaient des places pour s'installer dans toute la province. Souvent ces spectacles étaient présentés sous la bannière des Shriners. Cette organisation engageait des cirques américains et également le cirque Garden Bros de Toronto. Au Québec, on attendait toujours la naissance d'un grand cirque...

Dans les années 1970, au hasard des fêtes patronales, des célébrations locales ou encore des différents festivals, on pouvait voir des numéros de cirque en salle ou en plein air. À cette époque, Michel Gatien est le directeur général d'une société appelée « Amusements spectaculaires ». Il organise des fêtes foraines ou « carnavals » et aussi d'autres manifestations publiques, des salons, par exemple.

Un jour, dans le cadre de ses activités, il réunit une douzaine de numéros : acrobates, clowns et animaux dressés, et intitule ce regroupement « Le Monde du cirque ». Ce n'était pas encore un vrai cirque, mais cela ressemblait fort à un embryon prometteur. Nous étions alors en 1976. Voici une partie du programme, au demeurant, fort respectable. La dresseuse américaine Geegee Engesser apparaissait trois fois : tout d'abord avec un puma (animal encore appelé cougouar), puis, avec un groupe de poneys et, enfin, avec ses éléphants. Et puis il y avait le regretté Jimmie « Jay » Troy, un acrobate comique. Ces deux artistes eurent, semble-t-il, une influence heureuse sur Michel Gatien et contribuèrent probablement de cette façon à la création du cirque Gatini.

Cette année-là, on vit arriver un grand cirque américain au Québec, le cirque Vargas, qui présentait son spectacle sous un immense chapiteau de 5 000 places. Ce spectacle attirait des foules considérables. Cet énorme succès avait certainement de quoi inciter Michel Gatien à essayer la même formule. Quelle que fut la véritable origine de la motivation, toujours est-il que l'année suivante naissait le premier grand cirque québécois, le cirque Gatini.

En 1977, le cirque Gatini partait sur les routes du Qué-

bec. Cette dénomination à consonance italienne n'était pas sans rappeler le propre nom de famille du propriétaire. Il l'avait déjà utilisé dans le passé pour d'autres activités commerciales, et il était pour lui une sorte de porte-bonheur. Et puis, il faut bien l'avouer, un nom exotique fait rêver. Le public aime le mystère, et le cirque le cultive. Ajoutons cependant que le choix d'un nom italianisé n'était pas tout à fait innocent, quand on connaît la vieille histoire d'amour entre le peuple italien et le cirque. L'Italie constitue un formidable réservoir d'artistes de qualité. Citons les clowns Fratellini ou encore le jongleur Rastelli qui marquèrent l'histoire mondiale du cirque, et également les familles Cristiani, Zoppe, Zamperla ou Zerbini, dont de nombreux représentants continuent à pratiquer leur art en Amérique du Nord.

Mais revenons au cirque Gatini. En raison de ce nom, la majorité du public ignorait qu'il était le premier grand cirque québécois! Malgré cette dénomination à consonance méditerranéenne, jamais le cirque Gatini n'a renié ses origines, bien au contraire. Il suffit de consulter les documents d'époque pour s'en persuader. Mais un cirque est, par essence, international. Et Gatini en est l'exemple même. Si le fondateur, la direction, l'administration et la majorité des employés sont québécois, les artistes viennent d'horizons bien divers.

Pour ses débuts, le cirque Gatini avait un programme particulièrement bien étoffé. Le directeur était allé chercher à l'étranger d'excellents numéros, car, à l'époque, le Québec comptait peu d'artistes de cirque de classe internationale.

Le programme de 1977 présentait 18 attractions de très bonne qualité, dont certaines de niveau mondial :

- sept numéros de dressage : éléphants, chevaux, poneys, chimpanzés, ours, léopards et même un kangourou;
- cinq numéros de clowns ou de comédie;
- six numéros acrobatiques ou de dextérité comme le jonglage.

La famille d'origine italienne du célèbre Lucio Cristiani faisait partie du programme. Elle présentait trois numéros : les Cristiani Bros. au tremplin élastique, Armando le jongleur et Gilda avec ses léopards en liberté. Une Tchécoslovaque, Miss Olinka, excellente trapéziste, faisait également partie de la troupe. Les Grimaldi, clowns musicaux, venaient d'Angleterre. Tino Zoppe, funambule de niveau mondial, appartenait, par sa mère, à la célèbre famille allemande Wallenda et, par son père, il était héritier d'une longue tradition italienne.

Il faut souligner aussi sur ce plateau la présence de Geegee Engesser, qui avait déjà travaillé au Monde du cirque, en 1976. Cette grande dresseuse américaine est issue d'une famille de cirque d'origine allemande. Les autres artistes provenaient des États-Unis. Domineau, un Québécois, présentait ce spectacle très cosmopolite.

Le public fit un accueil très chaleureux au spectacle. Le cirque visita une grande partie de la province, toujours avec le même succès. On peut raisonnablement affirmer que cette première tournée de 1977 fut un véritable triomphe.

Une tournée avec deux chapiteaux

La saison 1977 ayant connu un énorme succès, la direction du cirque Gatini envisageait l'avenir avec optimisme. Tous les espoirs semblaient permis, aucun rêve ne paraissait trop ambitieux. Le cirque Gatini allait doubler de taille : deux unités prirent le départ en 1978. Deux unités, cela veut dire deux chapiteaux, le double de camions et de remorques, le double de personnel et un autre programme équivalent à celui de la saison précédente, sinon meilleur. Car le cirque Gatini ne lésinait pas sur la qualité, il voulait répondre aux attentes du public de plus en plus exigeant.

La tournée démarrait avec le double de dépenses – investissements et frais – mais avec aucune assurance quant aux recettes. C'est la dure loi de l'industrie du spectacle et du cirque en particulier. Une foule de facteurs imprévisibles influence la fréquentation. Un jour, une tempête empêchera le montage du chapiteau, un autre jour, une série télévisée ou un reportage sportif incitera le public à rester chez lui, ou parfois même le faible pouvoir d'achat dans une région réduira l'achalandage.

Un administrateur chevronné sait tout cela, et il doit en tenir compte. Mais peut-on prévoir l'imprévisible? Michel Gatien prenait assurément un pari sur l'avenir. Cependant, malgré la fébrilité due au double départ et aux impondérables, un bel optimisme régnait chez Gatini en ce mois d'avril 1978. Ce cirque allait parcourir tout l'est du Canada. La première unité allait revisiter les villes du Québec, tandis que la deuxième se consacrerait plus particulièrement au public anglophone dans les provinces maritimes et en Ontario. Le cirque Gatini investissait un immense territoire s'étendant de la frontière du Manitoba à Terre-Neuve.

Par le nombre d'artistes sous contrat, il devenait le quatrième cirque en importance en Amérique du Nord. Ces deux troupes se réunirent d'ailleurs le 29 mai 1978, à Montréal, pour former une parade impressionnante. Les artistes et les animaux des deux unités défilèrent ce jour-là sur la rue Sainte-Catherine, suscitant un immense intérêt dans les médias et auprès de la foule montréalaise.

Nous n'insisterons pas sur la seconde unité qui présentait les artistes de l'année précédente, ceux qui avaient enchanté le public québécois. Signalons toutefois que les dimensions du nouveau chapiteau étaient supérieures. Il mesurait 27 m (90 pi) sur 57 m (190 pi), alors que celui du Québec « ne mesurait que » 27 m (90 pi) sur 51 m (170 pi). Malgré sa taille légèrement plus modeste, il pouvait néanmoins loger 2 500 spectateurs.

Le programme

Heureux allaient être les spectateurs cette année-là. En effet, l'unité québécoise affichait un programme de 20 numéros contre 18 la saison précédente.

Ce programme nous intéresse particulièrement, car il fera partie du spectacle de Rock Forest. Dans ce plateau exceptionnel, on relève des grands noms du monde du cirque; faisons rapidement le tour de la troupe. La famille Zamperla : elle présentait en plus des pyramides équestres deux autres numéros, soit Janie, une équilibriste sur échelle fixe et les Atos, un trio au tremplin élastique. Les Bertini : perchistes aériens de renom, ils nous ravissaient aussi avec un beau groupe de chimpanzés. Les Bisbini : après un bon numéro d'échelle libre, ils déclenchaient les rires avec César, *la mule indomptable*. Citons aussi les

otaries de Larry Jeffrey. Ces animaux, appelés communément phoques, enchantaient le public par leur habileté et leur sens de la comédie. Ce genre d'attraction est devenu aujourd'hui rarissime. La partenaire du dresseur, Janice Heinrich, présentait par ailleurs un numéro d'illusion dans lequel elle faisait même apparaître un tigre. La partie exclusivement comique était assurée par le clown

La troupe équestre de Napoléon Zamperla dans l'une de ses pyramides.

John Daly jr. et par Jay Troy au tremplin élastique. Notez qu'il s'agit du fils de Jimmy Troy (victime d'une chute mortelle au trapèze) qui a participé au *Monde du cirque* en 1976. Jorge, avec sa voiture infernale, complétait le trio d'amuseurs. Les jeunes fildéféristes Dino et Anita ainsi que le jongleur Michael ajoutaient la fraîcheur de leur âge et leur talent prometteur à cette belle réunion d'artistes chevronnés.

Nous avons gardé pour la fin celle à qui nous rendons hommage dans ce livre et qui en est la malheureuse héroïne : la dresseuse Éloïse Berchtold. Elle ouvrait le spectacle avec un numéro intitulé « La paix dans la jungle ». Il réunissait quatorze fauves : tigres, lions, jaguars, pumas et ours. Réussir une telle présentation relève de l'exploit. Seuls les plus grands dresseurs y sont parvenus parfaitement. L'histoire a retenu, à la fin du XIX^{e} siècle, le dresseur allemand Carl Hagenbeck et, plus près de nous, dans les années 1940, le Français Alfred Court. Tous deux excellèrent dans cette délicate spécialité. Précisons que la grande difficulté de ce genre de numéro consiste à introduire des ours dans le groupe. Cet animal, solitaire par nature, supporte difficilement la présence de congénères à ses côtés et, à plus forte raison, celle des félins qui l'irrite prodigieusement. Souvent, il lui arrivera de chercher querelle à des voisins bien mieux armés que lui. Le dresseur doit veiller à ce que l'harmonie et le bon ordre règnent dans la cage. Et soulignons qu'Éloïse Berchtold y parvenait très bien.

Notre dresseuse clôturait aussi le spectacle avec ses éléphants. C'est dans ce dernier numéro qu'elle perdit la vie…

La rencontre avec Éloïse Berchtold

La grande dresseuse Éloïse Berchtold tenait ses quartiers d'hiver dans l'État de Washington. Dans une ferme isolée, située à proximité de la petite localité de Woodland, elle et son associé, Morgan Berry, élevaient et dressaient des animaux destinés au cirque. Cette année, elle quit-

Le duo Bertini. Ces acrobates aériens remplacèrent la troupe Zamperla au pied levé lors de la tragique représentation. Ils précédèrent immédiatement la dernière prestation d'Éloïse Berchtold.

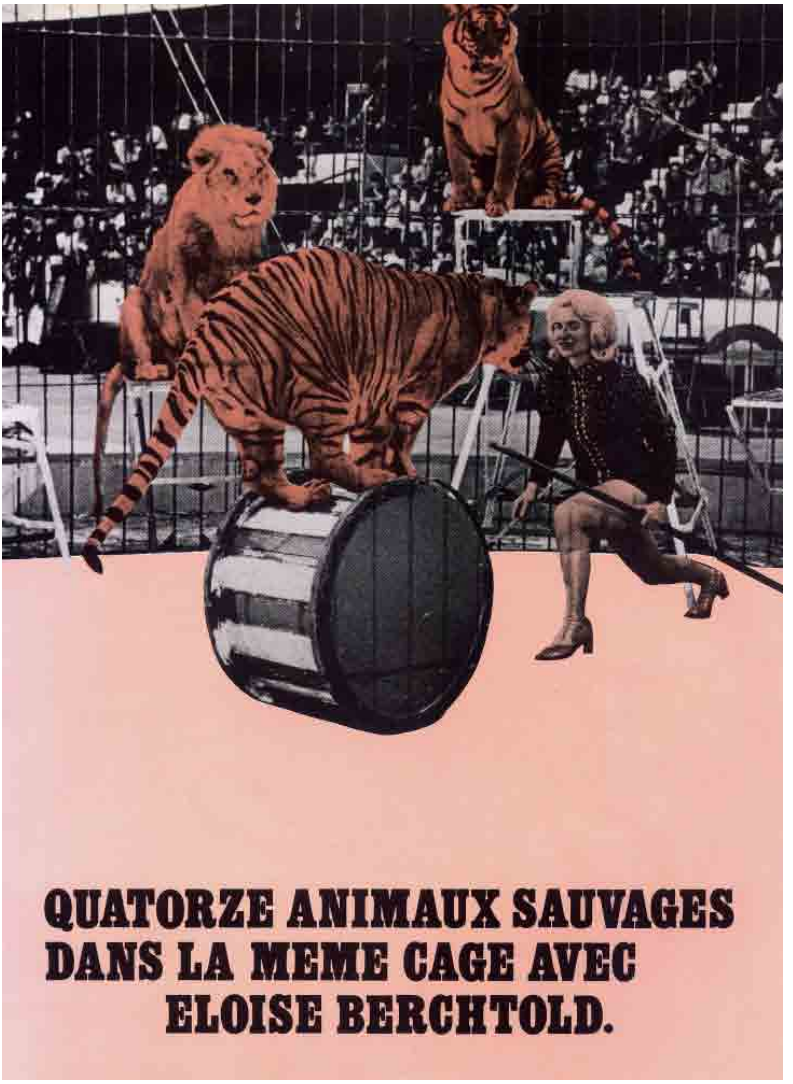
tait son refuge pour rejoindre le cirque Gatini dans les Cantons-de-l'Est...

Toute la troupe l'attendait avec impatience, c'était une des grandes vedettes, sinon « la » vedette du spectacle. Le cirque Gatini allait présenter un vrai numéro de fauves, et quel numéro! En 1977, on s'était contenté de montrer un petit groupe de léopards en liberté. Cette fois, avec un groupe de fauves aussi important, le cirque allait acquérir ses lettres de noblesse et entrer dans la catégorie des grands établissements. Comme premier numéro, on ne pouvait imaginer mieux que ce groupe mixte de quatorze bêtes intitulé « La paix dans la jungle ». Éloïse présentait aussi un numéro avec trois gros éléphants mâles. Le fait que ce soit des mâles ajoutait de l'intérêt à la présentation. On en rencontre rarement dans les spectacles de cirque, car leur maniement est difficile.

Dans la nuit du 29 au 30 avril, deux gros camions semi-remorques pénètrent sur le terrain du cirque à Coaticook. Les gens de cirque ouvrent un œil. C'est Éloïse, à n'en pas douter! Pierre Jean et Giovanni se précipitent pour l'accueillir. Le gérant Léo Duplessis est là aussi.

Malgré l'heure tardive et la fatigue du voyage, elle désire régler certains détails immédiatement et aussi s'initier au fonctionnement de ce cirque qu'elle ne connaissait que de réputation. Quel professionnalisme! En premier lieu, elle téléphone à son associé pour le rassurer. Anxieux, Morgan Berry attendait là-bas, à l'autre bout du continent, l'annonce de l'heureuse issue de cette « expédition » de plus de 4 000 kilomètres. Puis elle

donne quelques consignes à ses employés concernant les soins à prodiguer aux animaux, et finalement accompagne Giovanni Iuliani et Pierre Jean dans une caravane.



Éloïse Berchtold dans son numéro mixte : « La paix dans la jungle. »

Ceux-ci vont répondre à toutes les questions d'Éloïse sur le cirque Gatini, son histoire, ses règles et son fonctionnement. Elle découvre l'ordre du programme, les artistes qui vont être ses collègues, les numéros qui lui succéderont ou au contraire la précéderont. Ce dernier détail a son importance, car les enchaînements déterminent le rythme et, donc, la qualité d'un spectacle. Elle mentionne la cage centrale qui est constituée de grilles très lourdes. Elle demande de prévoir huit hommes pour le montage et le démontage. Elle explique aussi qu'une fois montée, la cage doit être solidement arrimée au moyen de tendeurs. L'opération pourrait demander une quarantaine de minutes. Elle devra, bien entendu, se faire avant le spectacle. Le démontage, par contre, s'effectuerait en sept minutes seulement. Tous ces renseignements étaient très importants pour la jeune équipe du cirque Gatini qui allait devoir s'initier au montage d'une cage. Les employés du cirque allaient également prendre conscience des contraintes occasionnées par la présence d'un groupe de fauves aussi important.

Mais autre chose préoccupe Éloïse. Elle se demande si sa cage qui mesure 12 m (40 pi) de diamètre entrera dans la piste. En théorie, il ne devrait pas y avoir de problème, mais des doutes renforcés par la fatigue du voyage viennent de surgir dans l'esprit d'Éloïse. Ce cirque n'a qu'un an d'existence et ne présentait pas de numéro de fauves lors de sa première saison! Malheureusement, ses interlocuteurs ne peuvent la rassurer, car les détails techniques du chapiteau ne leur sont pas familiers, le montage ne faisant pas partie de leurs attributions. Éloïse ne peut le vérifier par elle-même puisque la piste n'est pas encore installée à ce moment. Il faudra attendre le lendemain.

Elle constatera alors avec soulagement que la piste mesure 13 m (43 pi). Ce qui n'a pas de quoi surprendre puisque la majorité des grands cirques du monde entier respectent cette dimension depuis la fondation du premier cirque moderne par Philippe Astley, il y a plus de deux siècles[3]. Cet écuyer avait su dessiner la piste idéale pour le cheval. Son rayon correspond à la longueur d'une chambrière tenue à bout de bras. Précisons que la chambrière est ce long fouet dont se servent les dresseurs pour faire évoluer les chevaux.

Mais revenons à la conversation entre Éloïse Berchtold, Giovanni Iuliani et Pierre Jean. La dresseuse prend plaisir à expliquer son numéro de fauves. Elle les surprend en annonçant qu'elle présentera peut-être seize animaux au lieu des quatorze initialement prévus. Elle ajoute aussi que cinq d'entre eux sortent du dressage et subiront l'épreuve

Éloïse Berchtold et ses fauves.

du public pour la première fois. Elle insiste sur le style de son travail : « C'est un numéro en douceur, c'est pourquoi je l'appelle " La paix dans la jungle ". » Son amour des bêtes ressort clairement dans la conversation et impressionne ses deux interlocuteurs.

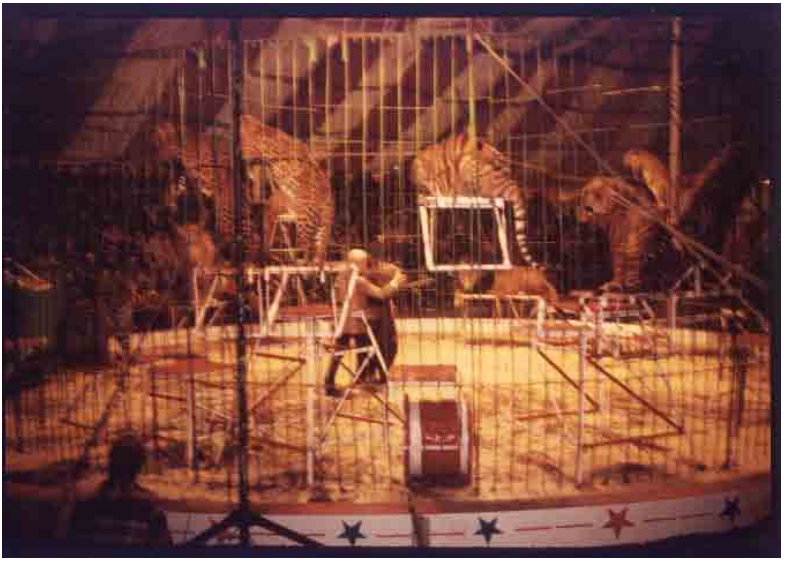
Giovanni et Pierre se souviendront longtemps de cette nuit particulière où Éloïse, sans doute mise en confiance, consent aussi à parler d'elle-même. C'est ainsi que l'on apprend qu'elle a été mariée à John Cuneo. « J'avais alors vingt ans et lui, vingt-cinq... » confie-t-elle. John Cuneo est une personnalité très connue dans le monde du cirque. Une petite digression le concernant permettra de mieux situer dans le milieu du cirque et du dressage celle qui fut sa femme et sa collaboratrice. Cela vous donnera une idée de sa compétence, et vous constaterez que les fauves et les éléphants font partie de son quotidien depuis longtemps et qu'ils n'ont guère de secrets pour elle.

Éleveur et dresseur, John Cuneo possède plusieurs groupes d'éléphants et de fauves. Le plus souvent, il les confie à ses élèves qui s'engagent dans les grands cirques nord-américains. Un numéro signé John Cuneo est une garantie pour les directeurs de spectacles. Les amateurs montréalais de cirque se rappellent certainement les éléphants et le groupe de tigres blancs présentés au Centre Molson au mois de décembre 2001.

Ce groupe de tigres blancs présenté par la charmante Susan Lacey avait de quoi faire sensation. Posséder de tels animaux constitue un privilège, et c'est John Cuneo, lui-même, qui élève et dresse ces félins exceptionnels! La

souche de cet élevage si particulier viendrait, semble-t-il, du parc zoologique privé d'un maharadjah de l'Inde.

Pour le moment, nous sommes à Coaticook. La conversation continue dans la caravane de Giovanni. Éloïse semble assez perfectionniste, elle n'omet aucun détail, y compris la nourriture des animaux. Elle recherche de la viande de cheval, car elle a le mérite d'être bon marché et, surtout, elle est particulièrement saine. Cet intérêt des dresseurs pour la viande de cheval remonte à bien longtemps. Les propriétaires de fauves avaient coutume de nourrir leurs pensionnaires avec du cheval, car le bœuf pouvait éventuellement contaminer les carnivores. Ils craignaient tout spécialement la tuberculose et, c'est un fait scientifiquement reconnu, le cheval n'est qu'exceptionnellement affecté par cette maladie. La probabilité est



Une vue d'ensemble de « La paix dans la jungle ». Éloïse Berchtold, au centre de la cage, en conversation avec un ours brun.

quasiment nulle. Mais trouver de la viande de cheval au Québec n'est pas chose facile, pas plus que dans les autres provinces d'ailleurs! Les abattoirs spécialisés dans ce domaine n'abondaient pas sur le territoire, certaines régions en étant même totalement dépourvues. Et c'était justement le cas des Cantons-de-l'Est où le cirque commençait sa tournée.

Puis elle explique à Pierre Jean comment présenter ses numéros. Pour les fauves, elle recommande d'annoncer chaque animal au moment de son entrée dans la cage en mentionnant l'espèce et l'origine. On doit intéresser le public pendant la mise en place qui peut être assez longue et délicate. Quatorze ou seize fauves ne s'installent pas aussi facilement que des invités dans un salon. Elle justifie aussi les deux tunnels d'accès à la cage centrale par la présence des ours dans le groupe. Ceux-ci, en effet, ne doivent, en aucun cas, rencontrer les félins hors du contrôle de la dresseuse.

Interminable, la conversation entre la dresseuse américaine et nos deux amis du cirque Gatini se poursuit dans la nuit. Pierre Jean et Giovanni Iuliani sont littéralement sous le charme de cette femme de 42 ans, dont la résistance à la fatigue les impressionne. Éloïse vient de conduire elle-même l'un de ses deux énormes camions, sur plus de 4 000 kilomètres. On imagine facilement les difficultés qu'implique un tel voyage. Il faut nourrir et abreuver les animaux, nettoyer leurs cages sur les aires de stationnement des autoroutes, qui ne sont pas exactement un endroit idéal pour ce genre de travail. Il faut rassurer les bêtes, leur parler, car un voyage aussi long après plusieurs mois de repos dans leurs quartiers d'hiver peut en énerver quelques-unes. Et pour les hommes, un sandwich avalé

rapidement et quelques heures de sommeil, toujours en alerte, au cas où quelqu'un d'imprudent ou de malintentionné essaierait de voir ce qui « s'agite » dans les camions.

En plus de ces mauvaises conditions, Éloïse a connu pas moins de huit crevaisons tout au long du trajet. « Et pourtant, on m'avait assuré que c'était des bons pneus », dit-elle en soupirant.

Éloïse Berchtold va être la vedette du spectacle, elle le sait, et pourtant, elle ne joue pas à la vedette. Cette femme habillée simplement – pantalon, anorak et fichu sur la tête – est rompue aux travaux manuels. Les regards de Pierre Jean et de Giovanni ne cessent de se porter sur les mains d'Éloïse. Ils voient ces mains épaisses et calleuses au volant du camion, ou encore actionnant un cric et débou-

Giovanni Iuliani, coauteur de cet ouvrage, pose en compagnie d'Éloïse Berchtold.

lonnant une énorme roue. Ils les imaginent aussi maniant la fourche pour enlever le fumier des éléphants, découpant les quartiers de viande ou déchargeant les balles de foin. C'est aussi cela le cirque… Les vrais artistes de cirque ressemblent à Éloïse.

Imagine-t-on un comédien monter les décors? Imagine-t-on un acteur transporter et installer la caméra? L'artiste de cirque ne devient vedette qu'un court instant sur la piste. Avant et après son numéro, il est et reste un travailleur. Cette particularité donne au cirque une situation à part dans le monde du spectacle. Au cirque, le trapéziste accroche son trapèze, le funambule tend son câble, le dresseur soigne ses animaux. Tous conduisent leurs propres caravanes. Éloïse s'inscrivait parfaitement dans cette tradition. Bien entendu, étant donné l'importance de la tâche, elle s'était entourée d'une petite équipe de collaborateurs, un chauffeur et un couple faisant office de soigneurs et d'assistants lors des numéros.

Confiante, Éloïse continue à se raconter davantage. Pierre Jean et Giovanni apprennent que la situation financière de la dresseuse n'est pas brillante. Sa passion pour son métier l'a entraînée dans une spirale de dettes. « Environ 100 000 dollars[4] », précise-t-elle. Malgré tout, elle a refusé un contrat de 10 000 dollars au cours de l'hiver pour pouvoir se consacrer totalement au dressage de son numéro mixte, un numéro qui, selon elle, sera l'aboutissement de sa carrière. Dans sa tête, ce projet tourne parfois même à l'obsession. Elle mise beaucoup sur la tournée Gatini pour roder ce numéro qui devrait devenir, selon toute vraisemblance, un événement mondial. Éloïse met tout l'argent qu'elle gagne dans l'exercice de son

métier. Elle l'investit principalement dans le confort de ses animaux. On peut en juger par les deux beaux camions semi-remorques, pratiquement neufs, qui transportent ses protégés.

« Ces véhicules représentent un investissement de 85 000 dollars », explique-t-elle simplement. Et la caravane d'Éloïse? Éloïse n'en a pas. Après avoir tout donné pour sa passion, il ne lui reste rien. Elle dort dans la cabine de son camion! La réputation d'Éloïse Berchtold est solidement établie dans le monde du cirque nord-américain. Cette réputation l'a même précédée au cirque Gatini, car Giovanni Iuliani avait entendu un homme de cirque parler d'Éloïse à une émission de Radio-Canada. « Il disait que c'était une femme qui dépensait tout son argent pour ses bêtes », se souvient Giovanni.

Elle passait après ses animaux. Sa santé venait aussi après...

Si Éloïse résiste à la fatigue, cela ne veut pas dire que celle-ci n'a pas de prise sur elle. Son visage très marqué en témoigne. Un visage marqué par la fatigue du voyage, par des mois de répétitions, marqué aussi par les soucis d'argent et les responsabilités trop lourdes. Mais Éloïse lutte. Pierre Jean et Giovanni ont vu une certaine lueur dans son regard quand elle a parlé de ses projets. Sa passion lui permet de surmonter toutes les difficultés, même les plus grandes.

Cette conversation qui allait revêtir une certaine signification par la suite se termina vers deux heures du matin. Il fallait penser à dormir, car, dans le monde du cirque, on

se lève tôt. Éloïse regagna la cabine de son camion. Avant d'aller se coucher, Pierre Jean dira en guise de conclusion : « Éloïse est une femme très intéressante. » « Très intéressante », répétera Giovanni en approuvant.

D'autres personnes se souviennent aussi de leur première rencontre avec Éloïse Berchtold. C'est le cas de Claude Bordez, coauteur du présent ouvrage. Étant agent de publicité, il n'était pas tous les jours présent au cirque, aussi ne rencontra-t-il Éloïse qu'à Magog. Claude connaît bien les animaux pour avoir possédé un jardin zoologique en Europe et fréquenté de très grands dresseurs; quelques-uns d'entre eux sont même devenus ses amis. C'est donc tout naturellement qu'il engagea la conversation avec la dresseuse. Il se trouvait en pays de connaissance. Il se souvient de la grande disponibilité d'Éloïse, qui acceptait bien volontiers de parler de ses protégés et de son travail malgré un emploi du temps très chargé. Elle était même intarissable. Pour elle, la clef du dressage résidait dans l'affection que l'on portait aux animaux. Elle était aussi très soucieuse du confort de ses bêtes.

Ce jour-là, sa principale préoccupation concernait la bonne marche de son numéro de fauves. Elle trouvait que la mise en place ne se faisait pas au rythme désiré, que le montage et le démontage de la cage étaient trop lents et cela affectait la suite du spectacle. On pouvait imputer cette lenteur au manque d'expérience des garçons de piste, mais après quelques jours de rodage, ce problème allait certainement se résoudre de lui-même.

Éloïse était délibérément optimiste. Claude Bordez se souvient aujourd'hui qu'elle mentionna à peine les

éléphants, dont un pourtant l'inquiétait beaucoup. Elle n'en parla pas pour la simple et bonne raison que la réussite de ce numéro ne dépendait que d'elle. Si elle avait un problème, la solution dépendait de son savoir-faire personnel et non de ses assistants. Il ne servait donc à rien qu'elle en parle à qui que ce soit. Du moins, peut-on le supposer.

Mais il est vrai aussi que, par goût personnel, Claude Bordez avait orienté la conversation vers les fauves. On peut également imaginer que ce numéro mixte, en rodage certes, mais très prometteur, bénéficiait d'une attention particulière de la part d'Éloïse et qu'elle y était extrêmement attachée. À n'en pas douter, cette prestation allait acquérir une renommée internationale...

Au cours du spectacle à Magog, Claude Bordez regarda les numéros d'Éloïse avec beaucoup d'attention. Les fauves, bien sûr, l'intéressèrent au plus haut point. Ce groupe impressionnait, tant par le nombre d'animaux que par leur diversité. Il constata la lenteur du montage de la cage malgré la bonne volonté évidente des garçons de piste. Selon lui, une des causes de ce problème provenait du poids des panneaux de cage qui étaient faits de lourdes grilles, avec des barreaux énormes. Deux hommes de bonne constitution peinaient visiblement sous le poids d'une de ses grilles. La construction de cette cage remontait à une époque où l'on surestimait la force des fauves ou, plutôt, on méconnaissait leur véritable caractère. Un lion ou un tigre n'est pas un taureau qui peut charger dans une clôture! Aujourd'hui, on construit les cages de présentation avec des matériaux beaucoup plus légers. Ce changement s'est opéré dans la majorité des établissements

vers la fin des années 1950 ou début des années 1960. Bien souvent, le panneau de cage se présente sous la forme d'un simple filet métallique, à larges mailles, monté sur un cadre tubulaire. Un panneau de ce type ne présente donc aucun problème pour un garçon de piste de force moyenne. Il pourra le transporter facilement et ensuite le redresser verticalement à l'endroit désiré. Une cage légère ne représente aucun risque pour le public si elle est bien arrimée au sol. Signalons même que les grands cirques optent de plus en plus pour une autre formule offrant plus de souplesse. Un filet circulaire est encastré dans la banquette de piste. Ce genre de cage peut être monté ou démonté presque instantanément.

Le cirque Gatini, qui en était à sa deuxième saison et qui présentait son premier numéro de fauves, ne possédait pas ce genre de matériel. Éloïse Berchtold avait donc dû apporter sa vieille cage habituellement installée dans les quartiers d'hiver pour les répétitions.

Toujours à Magog, Claude Bordez fut frappé par l'état de fatigue de la dresseuse avant son numéro. Apparemment, Éloïse se surmenait. Elle enleva sa combinaison de travail, détacha le fichu qui protégeait sa coiffure et apparut dans son costume de piste. Elle donna encore d'ultimes consignes à ses assistants, puis elle pénétra dans la cage centrale à l'invitation du maître de piste. Elle s'avança avec élégance sous la lumière des projecteurs et répondit d'un sourire aux applaudissements qui saluèrent son entrée. En artiste chevronnée, elle se transformait au contact du public. Disparue la travailleuse qui tout à l'heure encore nettoyait les cages. Qu'elle était loin, à cet instant, l'obscure ouvrière! Aucun spectateur n'aurait pu

reconnaître en cette belle dompteuse l'employée qu'il avait croisée dans la journée, poussant une brouette. Mais un œil attentif aurait pu déceler chez elle une certaine lassitude. Éloïse se tenait debout malgré la fatigue du travail quotidien et les nombreux soucis accumulés en ce début de saison. Son attitude courageuse pouvait tromper le public, mais pas les gens de métier.

Puis, les animaux entrèrent à leur tour dans la grande cage. Ils avançaient lentement, un par un, cherchant le tabouret qui leur était assigné. La dresseuse ne montrait aucune impatience. Elle accompagnait ses protégés du geste et du regard. À l'occasion, Éloïse intervenait pour rétablir l'ordonnance du numéro, lorsqu'un étourdi se trompait d'emplacement et occupait le siège réservé à un autre pensionnaire. Elle évitait ainsi chaque fois une possible bataille qui aurait pu dégénérer. Mais tout se déroulait dans le calme. Presque trop, diraient certains. Peut-être aurait-on aimé un peu plus d'action. Après cette lente mise en place, Éloïse se trouva littéralement entourée de quatorze ou seize fauves (nous ne les avons pas comptés ce soir-là).

Un étrange climat se dégageait de cette prestation. Éloïse n'évoquait certainement pas l'image traditionnelle d'une dompteuse de fauves. Pas d'ordres secs, pas de claquements de fouet intempestifs. Avec ses gestes lents, elle ressemblait à un personnage irréel. Elle évoluait dans la cage, semblant ignorer le danger toujours présent que représentent les fauves. Au mépris de la plus élémentaire prudence, elle tournait le dos à nombre de tueurs potentiels. Claude Bordez mit alors sur le compte de la fatigue une attitude aussi insolite. Avec du recul, il estime aujourd'hui que ce qui pouvait passer pour de l'im-

prudence n'était que la preuve de la sécurité dont jouissait Éloïse parmi ses fauves, mais aussi de son expérience. Visiblement, elle tenait son groupe mixte bien en main. Le numéro tout entier se déroula lentement, Éloïse assurait « la paix dans la jungle ». Une confiance réciproque et un respect mutuel entre la dresseuse et ses protégés garantissaient la sécurité de celle-ci et aussi la stabilité du numéro. Les animaux doivent être rassurés et savoir que la personne qui règne en maître dans la cage garantit la paix dans leur groupe et protège chacun des attaques éventuelles d'un voisin irascible ou susceptible. Sans être devin, on pouvait prévoir qu'avec quelques améliorations, notamment plus de rapidité et de dynamisme, ce numéro tiendrait bientôt l'affiche des plus grands établissements du continent. Claude Bordez regarda également le numéro d'éléphants avec intérêt. Ces énormes pachydermes terminaient le spectacle. L'adjectif

Éloïse Berchtold en action dans son numéro mixte.

« énormes » les définit bien, car il s'agissait de mâles. L'un d'entre eux, surtout, se distinguait par sa taille et ses défenses remarquables. Ce jour-là, seuls deux éléphants occupaient la piste, au lieu des trois prévus au programme. Dans la ville précédente, à Coaticook, une bataille avait failli se déclencher dans le groupe. Tout naturellement, Éloïse avait dû provisoirement mettre de côté le fauteur de troubles. Résumons succinctement les faits. Cet éléphant belliqueux, Tonga, le plus gros du trio, pouvait être considéré comme un mâle dominant. Il sentait le besoin de prouver sa supériorité à un autre mâle, presque aussi gigantesque que lui : Teak. D'aucuns ont prétendu que Tonga était en *musth*, cette période d'agressivité qui revient régulièrement chaque année chez les éléphants mâles. Mais nous n'avons pu rencontrer aucun témoin en mesure de le confirmer. Ceci s'explique aisément puisque Éloïse avait isolé l'éléphant dans sa remorque. Lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte, les mâles deviennent difficiles à diriger, c'est pourquoi la majorité des dresseurs évitent de les présenter. Seuls les plus grands professionnels, comme Éloïse Berchtold, osent prendre ce risque. Peu importe la raison de l'agressivité de Tonga à l'égard de Teak, musth ou simple besoin de domination, la dresseuse avait certainement pris la seule décision qui lui paraissait s'imposer. Ainsi, à Magog, la dresseuse présentait-elle les deux éléphants les plus « faciles » : Teak et avec lui un autre mâle plus jeune, doux et apparemment timide : Thai. Ce partenaire ne constituait pas un adversaire pour Teak et sa présence ne mettait donc pas en péril la bonne marche du numéro.

Ce jour-là les éléphants travaillèrent sur un rythme très alerte, ce qui est tout à fait normal dans ce genre de pres-

tation. Les éléphants, très différents des fauves par leur caractère, doivent être menés très rondement. Les grands félins, peut-être les plus « paresseux » des animaux, inclinent à la nonchalance et n'aspirent qu'au repos. Dans ce numéro, on découvrait une tout autre Éloïse. Autant elle avait paru presque lymphatique, à l'image de ses fauves, au début du spectacle, autant elle se montrait vive et décidée avec les géants de la jungle. La dresseuse donnait aussi de la voix, élément indispensable à la conduite des éléphants, et elle dirigeait ses deux élèves avec beaucoup de détermination. Claude Bordez ne remarqua aucune anomalie dans ce numéro qu'il voyait pour la première fois, si ce n'est quelques signes de nervosité chez Teak, le plus gros des éléphants.

Tels furent les contacts les plus significatifs entre les auteurs du présent ouvrage et la dresseuse Éloïse Berchtold. Ce double éclairage permet de mieux connaître et comprendre le comportement de notre malheureuse héroïne en ce mois de mai 1978.

Le journal de bord

Dans les pages précédentes, nous avons évoqué le côté brillant et fascinant du cirque, les artistes et leurs numéros. Mais après les instants de gloire passés sous le feu des projecteurs, après les bravos, tous ces gens mènent une vie quotidienne, ignorée du public, la vie des coulisses.

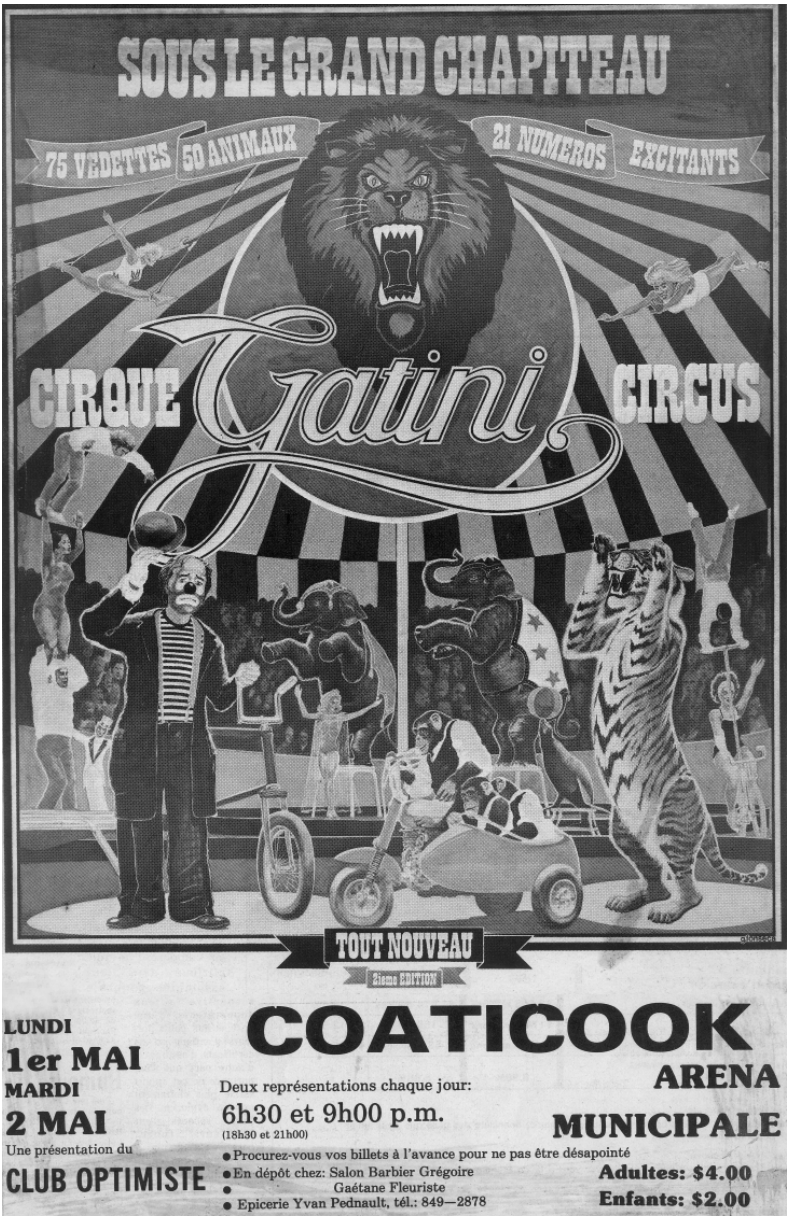
Imaginez un terrain où stationnent des camions, des remorques, des caravanes, des camionnettes de camping. Ici, vivent les artistes, leurs familles et leurs animaux. Dans une caravane, deux personnages parlent devant un ma-

gnétophone : ils enregistrent un journal de bord pour un projet de livre sur le cirque, *Une saison de cirque*. Giovanni Iulani et Pierre Jean racontent. Plus tard, Claude Bordez, le troisième larron, écrira. Leur projet consiste à braquer les projecteurs sur les coulisses du spectacle et non sur la piste.

Nous sommes à Coaticook. C'est le 30 avril 1978. Il fait très froid. Ce matin, au lever, la neige tombait à gros flocons. Démoralisant pour un début de printemps...

Pierre Jean est le « maître de piste », celui qui présente le spectacle. Ce fantaisiste bien connu des amateurs de variétés réalise un vieux rêve en participant à la tournée d'un grand cirque. Il connaît bien ce monde qu'il a côtoyé en Europe. Quant à Giovanni Iuliani, coauteur du présent ouvrage, il est officiellement chargé de la conception, de la réalisation et de la vente du programme souvenir et du livre à colorier. Il assume aussi de nombreuses tâches essentielles à la bonne marche du cirque. Son expérience en fait « l'homme de confiance » que l'on appelle en cas de problèmes.

Ces deux copains ont donc décidé de décrire la tournée 1978 du cirque Gatini, la vie des coulisses, ses bons et ses mauvais moments. Ils n'imaginaient pas alors à quel point le destin allait leur offrir de la matière pour leur livre. Ils se réunissent quotidiennement et enregistrent les événements de la vie du cirque qui leur paraissent intéressants. Pour diverses raisons techniques, ce livre n'a pu voir le jour, et c'est fort dommage. Mais ces enregistrements n'auront pas été réalisés pour rien. Nous nous en servirons régulièrement pour décrire l'ambiance et les circonstances qui



Annonce publicitaire placée dans le journal Le Progrès de Coaticook, *la première ville de la tournée 1978.*

précédèrent le drame de Rock Forest et, surtout, pour tenter d'en élucider les causes. Ces témoignages sont de la première importance.

On retiendra du début de l'enregistrement la description du climat qui régnait à la veille de la première, et ce, dans tous les sens du terme. Il faisait froid, il neigeait et la température influençait le moral des troupes, ou plutôt de la troupe.

Malgré la qualité du spectacle et le succès prometteur de la saison précédente, le bel optimisme avait disparu. Les artistes qui venaient de l'étranger ignoraient que « mon pays, c'est l'hiver », comme l'a si bien chanté Gilles Vigneault, bien que ce temps soit inhabituel au Québec en cette période de l'année. Avouons que voir de la neige au sol un 30 avril et même un 1er mai n'est pas banal!

Lors des débuts à Coaticook, le 1er mai 1978, la neige recouvrait le chapiteau.

Les gens de cirque étant généralement superstitieux, ils appréhendaient cette tournée. On peut supposer que beaucoup ont cru voir dans cette anomalie climatique un mauvais présage.

À en croire les enregistrements réalisés par Pierre et Giovanni, ces deux premières journées avaient connu leur lot d'incidents. Le premier n'en est pas vraiment un, il relève plutôt de l'anecdote. Monsieur Zamperla, le chef de la troupe équestre, découvre que, dans le programme-souvenir, son numéro s'appelle « Les Napoleonis ». Il se plaint à Giovanni Iuliani.

« Je ne m'appelle pas Napoleoni, mais Napoleone! D'ailleurs, pensez à l'empereur, au grand Napoleone, il était italien.

— Non, il était corse.

— C'est pareil. La Corse, c'est l'Italie.

— C'était l'Italie. »

Après un échange de considérations historiques et géographiques plus ou moins orthodoxes, tout se termina dans la bonne humeur.

Il arrive parfois que de petites erreurs se glissent dans les programmes-souvenirs. Ils sont conçus avant l'arrivée des artistes, et, dans le cas présent, le concepteur du programme trouvait que le titre Les Napoleonis sonnait plus italien!

Mais « Papa » Zamperla avait bien d'autres soucis – on l'appelait « Papa », car, selon la coutume italienne, la troupe et la famille bien souvent ne font qu'un. En fait, ce jour-là,

Papa Zamperla était bien loin de ces subtilités orthographiques, car la santé de l'un de ses chevaux l'inquiétait beaucoup. Ce cheval n'urinait plus depuis deux jours. Le long voyage depuis la Floride et le froid du Québec semblaient en être la cause. L'intervention du vétérinaire local et le savoir-faire de monsieur Zamperla permirent finalement à l'animal de se rétablir avant la première représentation, qui, dans le cas contraire, aurait dû être annulée. L'absence d'un animal compromet totalement le numéro.

Ouvrons ici une petite parenthèse. Comme nous le verrons dans le chapitre concernant le dressage, les animaux ne sont pas de simples « outils » de travail pour les gens du cirque. Ce sont de véritables compagnons, on pourrait même dire des membres de la famille. De plus, leur dressage représente des mois, ou plus souvent des années, de répétitions incessantes dans lesquelles se mêlent l'effort et la patience. Dans le cas des pyramides équestres, la sécurité des écuyers dépend de la précision du dressage. La perte d'un animal aura donc des répercussions affectives et financières. Inutile de dire à quel point ces précieux animaux sont soignés, protégés, cajolés et bichonnés.

Le soir de première

Malgré le froid et la neige, le public affluait à Coaticook, le soir de la première. À l'extrême limite de sa capacité, le chapiteau pouvait contenir 2 500 spectateurs. Contre toute attente, on faisait une « bourrée » comme on dit dans le jargon du cirque. C'était inespéré. Une telle foule réchauffe un peu, sinon les corps, du moins les cœurs! Mais les intempéries provoquaient une quantité de problèmes. Pour les artistes et le personnel du cirque, les tâches les plus ordinaires devenaient difficiles, comme le montage

du chapiteau. On constatait du retard dans tous les domaines. Le gérant se vit dans l'obligation d'annuler la répétition générale, car c'était s'exposer à des problèmes ultérieurs. Mais ceux-ci furent au rendez-vous. La première représentation du 1er mai était prévue pour 18 h 30, mais, à 18 h 20, la cage des fauves n'était toujours pas montée sur la piste, et le public arrivait. Alors que la foule se pressait à l'entrée du cirque, les fauves se trouvaient encore dans l'aréna situé à 200 mètres environ. Il restait encore à pousser leurs voitures-cages jusqu'aux coulisses, construire un chemin fait de feuilles de contreplaqué pour faciliter leur déplacement sur le terrain inégal et, enfin, monter deux tunnels d'accès à la cage centrale. Finalement, le spectacle annoncé pour 18 h 30 ne débuta qu'à 19 h 30. Fort heureusement, le public fit preuve de compréhension et de patience. Giovanni, micro en main, plaçait le public selon des procédés éprouvés. Il fallait faire entrer tous ceux qui se pressaient aux guichets, et un chapiteau n'est pas extensible.

Habitué à résoudre des problèmes, Giovanni parlait au public :

« Nous vendons toujours un nombre limité de billets, mais, aujourd'hui, une centaine de places ont disparu comme par enchantement. Nous allons essayer de les retrouver... Je m'adresse à ceux qui sont en face de moi. À trois, vous allez vous lever... Un, deux, trois... Maintenant, dirigez-vous vers la gauche. Bravo! Désormais, vos amis et vos voisins vont pouvoir s'asseoir. Parfait, tous les espaces sont occupés. Encore bravo, vous méritez une bonne main d'applaudissements... »

Le public ravi embarquait dans le jeu et s'applaudissait!

Giovanni recommença pour chaque portion de gradin, à droite, à gauche, etc. Petit à petit, le chapiteau se remplit à pleine capacité. Puis Giovanni donnait les habituelles consignes de sécurité. Tout en répétant régulièrement les excuses de la part de la direction pour le retard attribué aux intempéries, il annonçait la vente du programme-souvenir. Un véritable homme-orchestre.

Les spectateurs grelottaient et attendaient patiemment, mais il fallait les occuper. On fit donc venir John Daly jr., alias le clown Smiley, qui réchauffa un peu l'atmosphère, si l'on peut dire. Il amusa la foule, fit crier les garçons, puis les filles, bref, il anima la salle. Le temps s'écoulait... Finalement avec une heure de retard, Pierre Jean, le maître de piste, put entonner la chanson : *Moi, j'aime le cirque!*

Ouf! On avait eu chaud. De son côté, *Junior* (Manuel Ruffin), le chef monteur, priait le bon Dieu pour que la toile du chapiteau résiste à l'épaisse couche de neige qui la recouvrait. Pierre Jean, qui débutait, se montrait très nerveux. Au cours de la journée, il avait couru de caravane en caravane pour rassembler les textes de présentation de chaque numéro et pour les faire traduire, car, à cette époque, sa connaissance de l'anglais était très limitée. Cette lacune linguistique faillit d'ailleurs lui coûter cher lorsqu'il présenta le numéro de « César, la mule indomptable ». Cet animal est en effet dressé pour mordre les intrus qui entrent sur la piste. Cette *clef de dressage* constitue d'ailleurs la base du numéro. Monsieur Bisbini jouait le rôle d'un spectateur audacieux essayant de monter cette

mule réputée indomptable. Bien entendu, chaque fois qu'il franchissait la banquette de piste, la mule se précipitait sur lui, les dents en avant. Ce qui immanquablement déchaînait les rires du public! Cet animal ne respecte que sa maîtresse Madame Bisbini ainsi que sa fille. Pierre Jean se tenait au milieu de la piste lorsque la mule y pénétra.

À l'entracte, Giovanni Iuliani propose au public la maquette du cirque Gatini.

Madame Bisbini lui cria en anglais de s'éloigner. « Qu'est-ce qu'elle dit? » répétait-il. Notre présentateur échappa de justesse aux dents de l'animal irascible!

Et ce soir-là, Giovanni, faisant fonction de régisseur, prit l'initiative de couper plusieurs numéros pour raccourcir le spectacle qui traînait en longueur. On parla même de supprimer l'entracte, mais, finalement, on le garda, car ce moment est bien utile dans un spectacle. Il permet au public de se dégourdir les jambes, de sortir faire un petit tour; et aussi aux vendeurs de friandises et de souvenirs d'arrondir leur recette.

Le soir de cette première à Coaticook, on frisa la catastrophe. Mais le public, très nombreux, on l'a dit, ne sembla pas tenir rigueur de l'inconfort et de tous les contretemps. La qualité des numéros avait su, de toute évidence, émerveiller et conquérir ces spectateurs compréhensifs. Le soir, pour la deuxième séance, on améliora le confort du public en installant un système de chauffage sous le chapiteau.

Ainsi débuta la tournée 1978. Coaticook, le 1er et le 2 mai fut un succès. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le mercredi 3 mai, le cirque s'installa pour deux jours à Magog. Malgré les bons échos du spectacle de la première ville, on vendit peu de billets, au point d'annuler plusieurs représentations. On chercha des explications. On invoqua plusieurs facteurs comme le froid qui sévissait toujours. Mais les habitants de Magog seraient-ils plus frileux que ceux de Coaticook? On parla aussi d'une partie de hockey à la télévision. On accusa la publicité qui paraissait bien discrète. On prit en considération la proxi-

mité de Rock Forest. Est-ce que les gens de Magog se réservaient pour aller voir le spectacle en fin de semaine dans la ville voisine? Ainsi va la vie de cirque. Un jour, la foule assaille les guichets, le lendemain c'est le calme plat. Pourquoi? On se pose des questions, mais les réponses restent aléatoires. Les explications sont nombreuses, mais aucune ne peut être vérifiée. Ce qui est certain, c'est qu'on ne possède pas de recette magique pour remplir le chapiteau.

C'est dans ces circonstances que le cirque arriva à Rock Forest, en banlieue de Sherbrooke, le vendredi 5 mai pour y séjourner jusqu'au dimanche 7 mai.